

OPINIONS

Quelle université pour l'après-2000 ?

Pourquoi ne pas proclamer que notre objectif est de faire de Laval, d'ici 20 ans, la première université francophone au monde ?

Antoine Ayoub

Professeur d'économie et fondateur du GREEN à l'université Laval.

Rien n'est plus difficile à gérer que les systèmes hybrides. Et le système des universités au Québec en est un. Du modèle français, il a la dépendance financière envers l'État et la syndicalisation du corps professoral ; du modèle américain, il a l'inspiration et quelques pratiques.

Dans ces conditions, il était prévisible qu'un jour ou l'autre, des problèmes de concordances entre ces deux modèles, fort différents, remonteraient à la surface. Avec la crise financière de l'État, ce jour est arrivé et les problèmes sont là !

OÙ EST LE DÉBAT ?

Comment, en effet, concilier la démocratisation de l'enseignement et l'élitisme de la recherche ? Comment recruter les meilleurs cerveaux avec des salaires non compétitifs et des conventions collectives qui pourchassent toute discrimination positive en faveur d'une égalisation des conditions pour tous ? Qui financera la recherche ? Est-ce l'État qui ploie sous les dettes ou le secteur privé québécois qui, malgré son discours néo-libéral, est très loin d'égaliser, en mécénat, le secteur privé américain ou japonais ?

Comment assurer l'équilibre budgétaire sans augmenter les frais de scolarité (promesse électorale oblige) et sans, en même temps, baisser les standards pour accueillir le plus d'étudiants possible ? Comment s'ouvrir à cette fauseuse mondialisante sans, pour autant, négliger ou renier sa langue, son environnement et son histoire ?

Finalement, la question la plus importante de toutes : quelle sera l'université à l'aube du troisième millénaire ?

À lire leurs programmes, les candidats au rectorat sont en gros interchangeables; il manque une vision globale

Est-il possible qu'elle puisse conserver ses structures traditionnelles au moment où tout bouge et se modifie autour d'elle ?

Il ne fait aucun doute, dans mon esprit, que tous les candidats au rectorat soient très sensibles à ces questions, dont l'évidence et l'importance ne peuvent souffrir de contestation. À lire, pourtant, leurs programmes, je constate qu'ils sont en gros interchangeables et qu'il leur manque, généralement, une vision globale, un objectif mobilisateur et une prise de position claire sur les priorités. Partout, c'est la recherche du consensus le plus large possible qui domine, quitte à distiller l'indifférence, au moment où l'heure est à l'imagination créatrice, aux projets novateurs et aux arbitrages audacieux.

Sans vision, l'université se transforme en budget à gérer et le recteur en administrateur entouré d'administrateurs. Une telle perspective, si elle se vérifie, serait vraiment désolante pour



LE SOLEIL, PATRICE LAROCHE

celui qui croit encore que l'université est le lieu par excellence de l'imagination créatrice et que le recteur est un personnage qui a de l'avenir une « certaine idée » vers laquelle il cherche à conduire l'ensemble de la communauté universitaire.

La nécessité d'une telle vision et d'un tel comportement est encore plus urgente quand on observe les changements, incessants et accélérés, qui bouleversent les sociétés et le monde sur tous les plans : technologique, économique, politique et sociologique. Celui qui sait détecter ces changements à temps et qui sait prévoir leurs effets, c'est celui-là même qui aura une longueur

d'avance sur tous les autres, car c'est lui qui sera le plus armé pour répondre aux vrais défis et aux vrais besoins.

Sur ce plan, ce qui paraît évident pour le monde des affaires et de l'industrie, l'est aussi pour le monde du savoir et de l'université : c'est le visionnaire et non le gestionnaire qui remporte, en fin de compte, les batailles.

Mais ces changements qui secouent le monde, paraissent tellement multi-formes et complexes qu'il serait présomptueux de croire qu'un individu seul peut les appréhender, en faire la synthèse et dégager à partir de cette synthèse une vision articulée. On ne trouve pas, en effet, à chaque coin de rues, des Bill Gates !

C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai eu l'occasion, à une ou deux reprises, de suggérer à l'administration sortante la création d'une sorte de conseil consultatif qui se réunirait, une fois l'an, à l'université Laval et qui agirait comme « foyer de réflexions stratégiques ».

Dans mon esprit, ce conseil doit regrouper des personnalités, d'ici et d'ailleurs, qui sont reconnues internationalement dans les domaines de la science, de l'innovation, de la pensée, des arts, des affaires et de la politique, des personnalités qui ont déjà fait leur marque soit dans la réflexion, soit dans l'action, soit dans les deux.

Le rôle de ce conseil serait de réfléchir et de nous faire réfléchir librement sur l'évolution de l'état du monde et sur la place des universités dans cette évolution. Il dégagerait ainsi des avenues à explorer, des alliances à entreprendre, des écueils à éviter ; bref, son rôle serait de nous empêcher de tourner et de dialoguer seulement entre nous, si toutefois il y a dialogue.

QUEL OBJECTIF ?

S'il est tout à fait légitime et nécessaire de fixer l'excellence comme objectif général aux activités universitaires, encore faut-il préciser cet objectif, lui donner un critère de comparaison et lui insuffler une charge mobilisatrice. Pourquoi donc ne pas proclamer que notre objectif est de faire de l'université Laval, d'ici 20 ans, la première université francophone au monde ? Rien de moins !

L'horizon de 20 ans est-il trop éloigné, trop prospectif ? Sans doute, mais il s'agit d'un objectif stratégique dont l'intérêt premier est de faire en sorte que toutes les décisions, grandes et petites, soient prises en fonction de lui. Il ne s'agit plus, ainsi, d'être excellent (ce qui peut être vague), mais d'être, à terme, le premier de la classe et de prendre les moyens pour y arriver.

Le deuxième intérêt d'un tel objectif est, malgré la première apparence, de contribuer puissamment à la promotion de la région de Québec au niveau

Nous possédons un avantage comparatif indéfectible pour jouer le rôle de trait d'union entre les universités anglo-saxonnes et francophones, estime Antoine Ayoub.

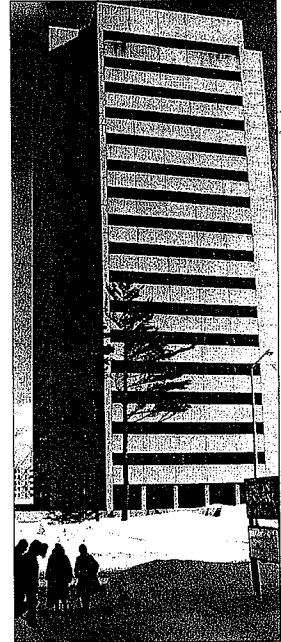
international : sa seule vocation possible et sa seule planche de salut, à ce qu'il me paraît. La différence est en effet très grande entre une université Laval régionale et une université Laval internationale implantée dans la région.

Pourquoi la francophonie comme référence ? Certainement pas par souci d'un nationalisme ombrageux dont le vrai savoir, humaniste et internationaliste par principe, n'a que faire. C'est tout simplement parce que je crois fermement que nous pos-

Qui financera la recherche ?

Est-ce l'État qui ploie sous les dettes ou le secteur privé québécois qui, malgré son discours néo-libéral, est loin d'égaliser le secteur privé américain ou japonais

Ce rôle est capital en soi en plus d'être un facteur déterminant dans la promotion et le développement de la langue française comme langue de communication scientifique et technique pour toute la francophonie sans que cela puisse dire un repli sur soi et un éloignement des sources vives du savoir anglo-saxon. Pour faire commercial, je dirais simplement qu'il s'agit de « vendre » à l'ensemble de la francophonie une technologie et un savoir nord-américain en français.



LE SOLEIL

LE PROFESSEUR EST LE CENTRE DE L'UNIVERSITÉ

Un dernier point qui, je crains, peut prêter le flanc aux mauvaises interprétations tellement il est à la limite du « politiquement correct », cette mode qui affadit notre vie en voulant solidifier la civilisation. Il s'agit du rôle et de la position du professeur à l'université et dans la société.

Pour ma part, je suis de ceux qui croient que cette position doit être centrale et que ce rôle doit être vital. Ce

n'est ni l'étudiant, ni l'administrateur, ni l'État, ni le syndicat, ni le bureaucrate qui font la réussite et la renommée d'une université, c'est son corps professoral. Plus les professeurs sont savants et pédagogue, plus les meilleurs étudiants y seront attirés ainsi, d'ailleurs, que les fonds de recherche.

Par ailleurs, plus les administrateurs acceptent de croire qu'ils sont d'abord et avant tout, des professeurs délégués temporairement à l'administration et non des personnes ayant opté pour une nouvelle profession mieux l'université sera gérée. Il faut donc revaloriser la place du professeur à l'intérieur et à l'extérieur de l'université.